

La Vénus à la conque

Julie Mazzieri

Number 84, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96379ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mazzieri, J. (2021). Review of [La Vénus à la conque]. *L'Inconvénient*, (84), 6–8.

La Vénus à la conque

SANS MOBILE APPARENT Julie Mazzieri

Vous la trouverez dans les marches qui mènent au théâtre.

Les petites villes réservent parfois d'agréables surprises, à vous de les apprécier pour ce qu'elles sont. D'ailleurs, l'escalier qui lui sert d'écrin est l'un des passages les plus plaisants de Bastia : un grand escalier à double volée aux murs peints de cet étrange rose saumon que l'on voit partout en Corse. Quitte à me rallonger un peu, il n'est pas rare que je modifie mon trajet pour pouvoir l'emprunter. L'été surtout. Selon l'heure de la journée, on y trouve presque toujours une partie ombragée. Il y a même un banc, mais je ne crois pas avoir jamais vu quelqu'un s'y asseoir.

La Vénus en bronze se tient donc au milieu de cette charmante montée. L'air marin l'a si bien oxydée qu'elle se confond presque avec la végétation qu'on a eu la gentillesse de planter juste derrière en guise de décor. Il s'agit d'une Vénus anadyomène, comme le suggère le petit bassin d'eau quelques mètres plus bas. Légèrement en appui sur la jambe gauche, son corps sans musculature ne présente toutefois pas les attributs de la fécondité. Non, seul un léger renflement du ventre peut suggérer une telle chose, mais encore, seulement si l'on s'efforce d'y croire. Bien qu'elle ne soit pas longiligne, nous pourrions dire sans mal qu'on nous a mis là une Vénus « aplatie ». Elle n'est ni grande ni petite. Je dirais qu'elle doit avoir la taille moyenne des femmes occidentales de notre époque. D'ailleurs, si ce n'était de cette nudité déployée en plein centre-ville et du cartel en bronze où l'on peut lire son nom, elle pourrait tout aussi bien être Sylvia ou Sophie que Vénus. Sa posture est impudique (ou de type « serein », dirait l'historien de l'art) : aucun drapé, aucune mèche de cheveux ou bras replié ne cherchent à la dissimuler. Mais aucune lascivité dans la pose non plus. Le pubis est pourtant bien dessiné. L'autre jour, quelqu'un y a collé un chewing-gum. Ça ne dérangeait personne. D'ailleurs, personne ne l'a enlevé. Il a dû rester là pendant une bonne semaine avant de se détacher et de tomber dans le bassin en contrebas.

– Mais pourquoi me décrivez-vous en long et en large une statue ?

Rien à faire. C'est toujours quand je commence à m'amuser un peu que surgit cette voix de trouble-fête : celle du lecteur trempé de la pire mauvaise foi.

– Une statue que je ne verrai sans doute jamais ! se plaint-il d'un ton bourru. Une pauvre Vénus de second ordre qui se trouve dans une ville où je ne mettrai jamais les pieds ! À quoi bon ? Ça ne m'intéresse pas. Parlez-moi d'autre chose.

– Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Je ne sais pas... Parlez-moi de choses terribles ! Oui, racontez-moi la misère du monde. Le malheur des autres... Les pauvres, j'aime beaucoup. Il y a tant d'injustices à dénoncer, tant de catastrophes à annoncer, reprend aussitôt mon béotien confortablement indigné dans son fauteuil. Descendez deux minutes de votre escalier d'ivoire et jetez-vous dans la bataille plutôt que de rester les bras croisés à palabrer sur le sort d'une statue qui vous émeut à peine. Vous qui passez vos journées la tête entre les mains – que

cela serve au moins un peu. Expliquez-moi ce monde effroyable qui m'entoure. Une fable, une morale, des sentiments. Peu importe. Dites-moi comment le réparer.

– Vous savez, le créneau est déjà bien occupé...

– Alors parlez-moi de moi ! Oui, c'est cela : parlez-moi de moi. Flattez-moi de formules. Je veux me voir, me reconnaître dans ce que vous écrivez. Comme dans un miroir. Rien ne me fait plus plaisir que de me retrouver au tournant d'une page. Que je puisse me dire : « Ce détail est exquis. C'est si vrai. C'est exactement comme cela dans ma vie. Dans ma vie à moi. »

– Mais on se connaît si peu...

– Tant pis ! Parlez-moi de vous, alors. Je sais que vous en mourez d'envie.

– Ah bon ?

– Vous me faites bien de la peine, au fond. Cessez de vous cacher derrière votre pauvre bronze et racontez-moi plutôt vos tourments, vos souffrances. Vous devez bien avoir quelque rancœur disponible... Avec un peu de bile et des nerfs, il y a de quoi attirer les foules. L'écrivain qui se livre tout entier. Qui se rend mot pour mot : couché sur le flanc, les yeux exorbités, le ventre grand ouvert et les boyaux palpitant au soleil. Voilà un spectacle qui me divertit au plus haut point ! Un seul grand trait de l'anus à la bouche. Vous me remercieriez plus tard, car c'est bien connu : c'est en sortant les tripes qu'on assure sa fraîcheur et sa conservation.

– ...

Oh ! comme il faut se monter le bourrichon pour faire de la littérature ! Flaubert avait bien raison. *Et que bien heureux sont les épiciers !* Quelle idée que de vouloir écrire des chroniques. Mais il y a si longtemps que je me promets d'écrire sur cette Vénus régionale. Et cette petite joute dialectique m'a bien ragaillardie. Puis je n'ai pas encore parlé des bras et de la conque. Reprenons donc, si vous le voulez bien.

En effet, toute l'originalité de la Vénus de la rue César Campinchi semble résider dans son geste *mythologiquement déplacé* : les bras levés et la tête légèrement renversée, la déesse tient à deux mains une conque qu'elle porte à ses lèvres. Non pas l'un de ces bénitiers plats qui lui sont traditionnellement associés, mais un grand coquillage en spirale bordé de longues excroissances – tels des doigts écartés – qui s'élancent d'un seul côté. J'ai longtemps cru qu'elle était en train de boire. Loin de moi l'idée de critiquer l'artiste ou de laisser entendre que ses intentions ne sont pas claires – *Sutor, ne supra crepidam* – mais vraiment, il me plaisait de croire qu'elle se désaltérait. L'idée de sa soif inextinguible me réjouissait franchement. « En voilà une qui s'est trouvé un gobelet de choix », me suis-je répété pendant des années en croisant ma Vénus potomane dans les escaliers. Or, m'a-t-on expliqué, il semblerait qu'à l'instar de Pan ou de Triton, celle-ci soit plutôt en train de souffler dans sa conque marine pour annoncer l'arrivée d'un dieu, apaiser les cieux, faire peur à l'ennemi ou je ne sais quelle autre urgence du moment.

Qu'à cela ne tienne. Penser aux discussions qui se sont tenues au conseil municipal sur le choix d'une nouvelle statue entretient avec force tout mon enchantement. Voilà une décision qui n'allait pas de soi. Le buste d'un grand ténor bastiais ou de Pascal Paoli, une madone ou une statue équestre de Napoléon, certes... mais une Vénus en bronze, si peu vénusienne de surcroît ? Que donnerais-je pour entendre ce qui s'est dit au cours de ces réunions ! Puis il a fallu fixer une date pour l'inauguration. Deux mille dix, peut-on lire en chiffres romains sur le panonceau. On ne peut faire autrement que d'imaginer la scène : un beau matin du mois de mai, vers onze heures, le maire et son adjoint, quelques conseillers endimanchés, des personnalités du « milieu culturel » en train de discuter avec le sculpteur sous la statue drapée de blanc. Les gens du théâtre et de la bibliothèque sont eux aussi descendus pour l'occasion. Un professeur d'arts plastiques est venu avec ses élèves. On discute debout dans les marches et autour du bassin. On se plaint de la difficulté à se garer en ville. Vraiment, c'est de pire en pire. Et encore, les touristes ne sont pas arrivés. On raconte que le tunnel a été bloqué la veille à cause d'un accident. *Qu'est-ce qu'ils attendent pour commencer ?* Des passants s'arrêtent pour voir ce qui cause un tel attrouplement. « Une statue », explique un commerçant qui fume sur le pas de la porte. « Une statue de quoi ? » « Une fille. » « Ah. » Il est onze heures et quart. *Qu'est-ce qu'ils*



attendent ? Le maire finit par s'avancer vers le micro. Les discours s'enchaînent. Beaucoup de politesses et de citations. Ça tape, disent les étudiants en cherchant une place à l'ombre. Le sculpteur aussi prononcera quelques mots. On n'entend rien. On lui dit de parler plus fort. Je parie qu'ils ont aussi prévu un banquet. Juste là-haut, sous les arcades du théâtre, au frais, de grandes tables blanches où attendent le muscat et les hors-d'œuvre aussi jolis que du verre de Murano, les plateaux débordant de coquillages et de crustacés, les terrines et les gelées dont il faut chasser les guêpes, les ravissantes corbeilles de fruits qu'on croirait sorties tout droit d'un tableau flamand. Ah ! Qu'il fait bon vivre dans ces petites villes de province ! Et en plus, demain, il y aura une photo dans le journal.

•

« A MAFIA FORA » : la mafia dehors, pouvait-on lire en majuscules juste sous les pieds de ma déesse aplatie il y a quelques années. L'injonction était accompagnée du nom de quatre figures du grand banditisme corse. Une jolie écriture. Des lettres bien propres et bien carrées tracées à la bombe noire. L'auteur avait même eu la délicatesse d'inscrire la première lettre du prénom de chacun d'eux – histoire de ne pas vexer inutilement des familles entières. Ce genre de petite chose est toujours apprécié, j'en suis certaine. Pour une raison que j'ignore, les murs qui entourent cette Vénus ne restent jamais intacts bien longtemps. Il y a toujours à redire. Pas facile de rester hors du temps. Parfois, ça remonte même sur les côtés et sur les bâtiments : à droite, des affiches de cinéma ou de cirque ambulant, des publicités de toutes sortes, des surgelés en promotion, et à gauche, des appels à libérer les prisonniers politiques, des tags nationalistes, le portrait au pochoir d'un jeune homme au poing levé, *Massimu sempre vivu*. On laisse un peu puis on finit par envoyer un employé de la mairie pour repeindre tout ça.

Les temps sont durs aussi pour les Vénus, n'allez pas croire. Depuis le début de la pandémie, plus personne ne semble s'occuper du décor de la belle. Les lauriers-roses poussent en pagaille sous un lampadaire qui s'allume un soir sur deux. Une touffe de mauvaises herbes sort par le robinet de la fontaine. Le bassin n'a pas été nettoyé depuis des lustres : un masque et un verre en plastique flottent sur l'eau croupie. Vraiment, plus personne n'a envie d'y jeter sa pièce. Ô Vénus, crois-moi, tu ferais mieux de boire. ■